

Georges Le Brun Keris

**Notre sœur
ANTIGONE**

Drame en cinq actes

*La mort ? Je n'y crois pas, je meurs toutes les heures,
Et par là me découvre une nouvelle vie.*

Angelus Silesius

ACTE I

C'est une auberge dans un faubourg de Thèbes, assez pauvre et telle qu'on en voit encore dans le proche Orient. La salle basse, aux murs crépis de blanc et bordés d'une frise géométrique de couleur bistre. Le plafond, où pendent des aulx, est bariolé de teintes vives. Une grande table en équerre occupe tout un angle. Le long du mur sont alignées des jarres de terre, assez hautes, aux belles formes. Par une porte ouverte on aperçoit un fond de campagne.

Des paysans, des rouliers, deux ou trois soldats, tous habillés comme des paysans dans les pays du proche Orient.

Un paysan

Bonjour à tous ! Alors, soldat, on se remet des combats. On caresse la jarre et la fille.

Un roulier

N'empêche que ça a été dur. Des histoires comme cela, il n'en faudrait pas souvent. Plus rien à transporter, les blés sont dévastés. Dans les champs, où l'on ne guide plus la charrue, rien que des ronces. Et la sécheresse aussi. Toutes les sources taries ! Thèbes, la ville aux sept sources, il y a de quoi rigoler !

Un paysan

Ah ! oui. C'est beau la guerre. Vous aimez ça, vous, les soldats.

Un paysan

Par exemple, pour celui qu'avait du blé, c'est intéressant. Le grain est à des prix qu'on n'avait jamais vus. Trente sesterces le boisseau, qu'on m'a dit. Par Zeus, y en a qui s'embêtent pas aujourd'hui !

Un roulier

Dites donc, les gars, vous saviez ça, vous, que Créon ne voulait pas qu'on enterre Polynice, son neveu, celui qui commandait les ennemis. Il a ordonné qu'il devait pourrir au soleil, dévoré des vautours. Qui-conque l'enterrera sera lapidé. Je ne pense pas qu'il y en ait qui aiment la soupe au caillou au point de l'enterrer, celui-là.

Un paysan

Créon a tort. C'est attenter aux dieux que de ne pas ensevelir les morts.

Un paysan

Sans compter que les morts se vengent. Ainsi quand j'étais jeune, dans mon pays, un père a refusé que soit enterré...

Un soldat

Moi, je trouve que Créon a raison. Comment, Polynice recevrait les mêmes honneurs que son frère Étéocle ? Celui qui est mort pour sa patrie et celui qui est mort luttant contre elle auraient les mêmes honneurs ! Vous êtes fous !

Un paysan

La sagesse des dieux n'est pas la sagesse des hommes. Il ne nous appartient pas de juger leurs lois. Que sommes-nous, que savons-nous pour nous donner un tel droit...

Un soldat

Parle pour toi, mais Créon, lui, sait ce qu'il fait.

Un soldat

Et puis il est le chef, il a parlé. Vous n'avez tous qu'à la boucler. C'est lui qui commande, je pense.

Un paysan

On ne commande pas contre les dieux.

Un soldat

Toi, tu ferais mieux de tenir ta langue et d'y fourrer dessus un de tes bœufs. Si Créon savait qu'on tient de tels propos, il pourrait t'en cuire. Je ne sais même pas ce qui me retient...

L'aubergiste

Allons, c'est bon. Tiens, prends donc ce vin de résine, cela vaut mieux que toute la politique. Hé, la patronne, verse donc à boire. Il fait chaud comme chez Pluton ici. Et puis apporte aussi des olives, des noires, des bonnes, tu sais de la grande jarre qu'est dans la réserve. C'est pas tous les jours qu'on fête la paix. Allons, c'est ma tournée, et surtout pas de politique.

Un paysan

N'empêche que les dieux se vengeront. Leur loi est plus haute que la nôtre, Créon devrait le comprendre.

L'aubergiste

Tu as la tête dure comme un cul d'amphore. Quand je te dis de ne pas parler de politique ici. Tu m'attireras des ennuis, c'est tout. Fêtons plutôt la paix.

Un paysan

Ce n'est pas faire de la politique que rappeler la loi des dieux. Que s'est-il passé : Étéocle et Polynice se sont battus, l'un pour défendre la ville, l'autre contre elle. Nous autres, paysans, nous ne comprenons pas grand chose à tout cela. D'autant plus qu'Étéocle, lui aussi déclarait combattre pour la patrie. Quand il a pris notre village, il ne nous a fait aucun mal. « Thébains, mes amis, qu'il a dit. Je veux délivrer votre peuple de Créon. Je veux que vous ne subissiez plus son oppression, mais que vous participiez librement au Gouvernement de la Cité ». C'est comme cela qu'il a parlé. C'était pas si mal.

Un soldat

Oui, mais c'était pas lui qui était le chef. C'était Créon.

Un roulier

Ce qu'il est embêtant, celui-là avec son chef.

Un soldat

Et bien oui, il est le chef, et la preuve, c'est qu'aucun de vous n'ira l'enterrer, Polynice, ni vous, ni aucun autre, et qu'il pourrira au soleil, et que déjà les mouches sont dessus, et les vautours.

(Entrent Antigone et Ismène, vêtues de couleurs vives, comme de simples paysannes. Aussitôt soldats, paysans et rouliers se taisent, échangeant des regards appréciateurs, puis la conversation reprend entre eux sur le prix du vin, des olives, et sur la guerre. L'aubergiste et sa femme leur versent rasades sur rasades, si bien que leur conversation se fait de plus en plus décousue. Puis, les uns après les autres, peu à peu, ils s'en vont. Entre temps, Antigone et Ismène se sont assises au bout de la table, le plus près des spectateurs).

Ismène

Pourquoi m'as-tu fait venir, ici, vêtue comme une paysanne, et dévoilée. J'ai honte. Je sens tous ces regards collés sur moi. Il n'a pas fallu moins que ces malheurs pour que je vienne. Ils m'ont tellement bouleversée que rien ne me semble plus étrange.

Antigone

Il le fallait, chère sœur. Nul ne connaît notre visage que nos femmes. Ne nous est-il pas le meilleur déguisement. Qui nous reconnaîtrait ? Ce n'est pas l'habit qui change : on reconnaît une silhouette. J'ai peur que nous sachions mal changer notre pas, et cette allure des femmes de notre race. Mais notre visage, qui le soupçonnerait ? Qui serait assez fou pour croire avoir contemplé le front, la bouche, les yeux des filles d'Œdipe.

Ismène

Antigone, pourquoi m'as-tu fait venir ainsi ? Je te sens d'une étrange exaltation. Tu parles avec cette noblesse irritante de la pythie sur son trépied. Pourquoi me donner rendez-vous dans ce bouge, parmi les rouliers et les paysans, dans ces relents d'ail et de vin, quand nous vivons ensemble tout le jour au palais de Créon.

Antigone

Au palais de Créon, les murs écoutent. Ils nous guettent, ils nous épient. Je sais que chaque mot que je dirai, Créon le connaîtra. On ne sait jamais qui, derrière une tenture, nous surveille, qui nous suit à la promenade. Les servantes jasant... Surtout, je poursuis un dessein, pour lequel j'aurai besoin de certains concours. Je ne les trouverai qu'ici parmi ces braves gens.

Ismène

Tu ne parleras pas à ces hommes !

Antigone

Lorsqu'il s'agit d'accomplir la volonté des dieux, il faut rejeter ces puérides distinctions de rangs et d'honneurs. Pourquoi ne parlerais-je pas à ces hommes ? Suis-je désormais d'une condition plus haute, moi qui n'ai rien à moi ? Je vis de ce qu'on veut bien m'abandonner, comme une esclave. Je demeure chez un homme que je hais. De toutes façons, je te l'ai dit, ces hommes sont utiles à mon dessein.

Ismène

Je ne te comprends pas. Dans tes paroles tout m'inquiète et me surprend. Hélas ! Si triste est notre destin, que peux-tu méditer qui ne l'aggrave encore. Filles d'un lit incestueux, nous avons vu notre père les orbites sanglantes, vides. C'était comme un horrible regard, hâve, effaré, qu'il eût porté de toute part. Quiconque voyait ces orbites vidées se sentait maudit. Maintenant que j'ai connu mon père en ce comble d'infortune, chassé de la ville, et que nous demeurons dans son palais qui ne nous appartient plus, comme des étrangères et presque comme des captives, je n'ose plus rien entreprendre. Étéocle, Polynice, O mes frères. Tous deux morts, chacun de la main de l'autre, est-il sort plus horriblement cruel ? Ma sœur, que peux-tu méditer qui n'accroisse nos souffrances et ne nous interdise à tout jamais le bonheur ?

Antigone

Laisse aux esclaves les vaines larmes. Il ne nous sied pas de pleurer. Dis-moi plutôt : tu connais l'édit de Créon ? Tu sais qu'il est interdit à quiconque d'enterrer Polynice ?

Ismène

Comment l'ignorerais-je ? Nos femmes en parlaient en tremblant, elles chuchotaient dans tous les coins du palais commentant cet ordre horrible. Je ne savais où m'enfermer pour ne plus les entendre. Sans cesse je pense au cadavre de Polynice, abandonné au bord du chemin, et couvert de mouches. Lui, si beau ! Je le revois encore, lorsque nous étions petits. Les quatre ans qui nous séparaient me faisaient le traiter ainsi qu'une petite maman. Je l'asseyais sur mes genoux, je lui racontais des histoires, comment notre père avait délivré la ville du sphinx, comment il avait été nommé roi de Thèbes. Il comprenait tout, ce cher trésor. Il levait vers moi sa tête frisée, et me disait : « encore », « et puis » « et puis ». Il me posait tant de questions que je ne savais comment répondre. Il était beaucoup plus tendre qu'Éléocle, plus sensible, plus ombrageux aussi. Hélas ! il n'est plus. C'est trop horrible ! Et son cadavre que les vautours vont manger, qu'ils déchireront, de leurs griffes et de leur bec, s'en disputant les lambeaux.

Antigone

Cesse tes plaintes. Peux-tu croire qu'un des nôtres sera privé de sépulture, moi vivante.

Ismène

Que veux-tu dire ?

Antigone

J'ai décidé d'enterrer Polynice, avec tous les honneurs qui lui sont dus, sans qu'une libation soit omise.

Ismène

Mais comment le pourras-tu...

Antigone

J'ai tout prévu : ensemble avec peut-être un ou deux de ces paysans que tu méprises, mais qui pour l'amour de notre père, et pour accomplir la volonté des dieux, nous aiderons, nous porterons Polynice dans le tombeau d'Étéocle.

Ismène

Ton projet est chimérique. Nous serons dénoncées, avant même d'avoir pu l'accomplir.

Antigone

Qu'importe, nous l'aurons au moins tenté. Nous ne serons pas restées comme des souches, ou comme des esclaves geignardes, tandis que le corps de notre frère pourrit à tous les vents.

Ismène

C'est insensé te dis-je. Tu ne t'opposeras pas à Créon. Tu sais le prix de ta pitié. Tu seras lapidée, toi, et tous ceux qui t'aideront.

Antigone

Qu'importe, je n'ai pas le droit de le savoir.

Ismène

Je n'ai pas plus que toi, Antigone, je t'en supplie.

Antigone

Il t'appartient de mourir avec moi.

Ismène

Mais j'aime la vie, moi. Sans doute j'ai trop souffert. Mais je sais qu'il est encore du bonheur. Et puis, quelle que soit notre douleur, elle n'atteint pas le printemps. Elle ne peut altérer cette joie qui fuse des arbres subitement verts, le bourgeon d'un seul coup éclate, et déjà se déplisse la feuille. Notre douleur ne voile pas le ciel brillant, lisse et limpide comme une eau. Vois-tu, j'ai peur que tu ne m'enlèves cette dernière possibilité de bonheur. J'ai trop souffert, j'ai besoin de joie. Je tremble que chacune de mes actions ne dissipe à tout jamais, ne me dérobe cette joie à laquelle j'ai droit après tout.

Antigone

Que parles-tu de la joie. Il n'est pas de joie, contre les dieux. Ils vengeront cette impiété. Ton frère sans sépulture, et toi, tu te pâmes à la seule annonce du printemps. Polynice pourrit au bord d'une route, et tu t'extasies sur le ciel ! Naguère, tu te cuirassais de tes larmes pour ne pas agir, tu te faisais un bon petit abri de plaintes. À présent, tu projettes devant toi, comme un voile qui te dérobe ton devoir, la joie du monde. Je ne suis pas dupe. Mais si tu ne veux pas ensevelir notre frère, j'y pourvoirai seule. Retourne à ta joie. Laisse-moi. Tu me fais horreur.

Ismène

Tu ne me comprends pas. À travers notre souffrance, ne la sens-tu dans ta chair la promesse de la joie. Qu'y pouvons-nous, qu'y peuvent même les dieux ! C'est une force qui est en nous. Elle chemine dans notre chair comme la sève au creux du bois. Elle monte jusqu'à notre cœur, et tout submerge, la douleur, l'horreur de notre destin. Ah ! tu n'es pas insensible, et tu connais cet espoir insensé de la chair. Demande-t-on à un arbre de ne pas porter du fruit ? Pourquoi être une femme, sinon pour cette joie d'une chair vivante qui se détache de notre chair. Pourquoi être une femme, sinon pour cette bouche vo-

race qui mord le sein, et cette petite main qui se crispe et le pince. Pourquoi, sinon pour ce clair sourire d'un petit enfant qui babille et qui s'essaie maladroitement à marcher, lançant en désordre ses jambes. Je ne suis qu'une faible femme, mais je veux être totalement une femme. Qu'est un poirier sans son fruit, qu'est une femme sans un petit enfant qui la tient très fort – et exquisément, de toute sa jeune vie, la martyrise.

Antigone

Ne me tente pas. Je la sens en moi cette poussée de la vie qui veut naître, ce cheminement de la vie dans mes veines, comme sous la terre la pression secrète des eaux. J'en ai rêvé, moi aussi, d'un petit enfant tout à moi. C'était ma revanche contre l'injustice du sort. Je réfugiais dans cette pensée tout ce qui me restait de force pour espérer. Que de fois, en rêvant dans la pénombre, je l'ai formé cet enfant. Je lui apprenais la fierté d'être le petit-fils d'Œdipe. Nos malheurs avaient épuisé la malédiction qui pèse sur notre race. Mon fils était heureux. C'était bientôt un beau jeune homme, si fier, si pur, beau sur son cheval d'argent, comme la vague blanche qui se courbe. Oui, il était sur son cheval comme la vague qui se lève crêtée d'écume.

Ismène

Tu vois...

Antigone

Oui, cette tendresse d'un enfant...

Ismène

Tu la connaîtras...

Antigone

Un petit enfant à moi.

Ismène

Il sera dans tes bras. Il posera sa tête au creux de ton épaule en chantonnant : « Câlin, câlin ». Il fera coucou dans ta robe.

Antigone

Un petit enfant à moi.

Ismène

Tes enfants, les miens, nous danserons des rondes ensemble.

Antigone

Il grandira. Il apprendra le jeu des armes. Je le voudrais un peu casse-cou. Tout le jour, il partirait pour de grandes courses dans la montagne avec des garçons de son âge. Il en reviendra les jambes écorchées, les mains pleines d'épines que, de la pointe de mon aiguille, je devrai une à une lui enlever. Ces soirs-là, il sentira la menthe sauvage, le thym, ses cheveux auront l'odeur même du vent sur nos garrigues. Il montrera cette fierté provocante, presque blessante, des enfants vierges. Ah ! je sens l'odeur de ses membres

un peu trop longs...

Ismène

Tu vois, chère sœur, tu vois... Pour ce petit enfant il faut que tu conserves la vie.

Antigone

Mais non, Ismène. Ah ! où étais-je ? Ma tête s'égare. Oui, pauvre sœur, nous avons trop souffert l'une et l'autre. Le malheur nous a donné dans la tête de grands coups sourds, comme cet ébranlement que donnent à toute la maison les coups des bêtes dans l'étable.

Ismène

Qu'as-tu donc ? Tu souhaitais à nouveau espérer. Tu te rendais à mes raisons.

Antigone

Je donnerais à mon fils un nom souillé ! Je le ferais naître avec collée à la peau, comme une tache de vin, comme la tache rose d'une lèpre, la honte ! Je le haïrais donc ? Il était le fils de terribles misères et d'une grande infortune, mais d'un honneur intact. Maintenant il naîtrait d'une famille où on n'enterre pas les morts. Que dis-je, je le sais, il aurait le visage d'un cadavre. Il serait sans cesse devant moi, hâve et comme rongé de vers, pour me rappeler mon crime. Ismène, les morts se vengent. Comment Polynice m'atteindrait-il, sinon dans mon fils, dans mon petit enfant ?

Ismène

Mais tu n'es pour rien dans ce crime, seul Créon...

Antigone

Tais-toi. Nous sommes des criminelles de vivre encore. En venant, j'ai vu les vautours. Ils étaient perchés sur un arbre voisin du cadavre. Ils n'osaient pas approcher encore, mais ils secouaient leurs plumes noires, ils dandinaient leur cou décharné, rosâtre. Impatients ils donnaient du bec sur les branches. Et nous sommes là qui ne faisons rien. Tu m'égares en vains discours. Je ne suis pas venue discuter ou m'atttendre, mais te demander ton aide.

Ismène

Tu es folle.

Antigone

Non, je ne suis pas folle. Je sens trop le poids de ce crime. Je sens trop le poids de tous les crimes qui se commettent. Vois-tu, je sais que chacune de mes faiblesses engendre quelque part un crime, ainsi dans certaines vallées l'écho amplifie la voix qu'il répercute. Et puis n'est-on pas responsable d'un crime qu'on n'a pas pu empêcher ?

Ismène

Mais tu veux entreprendre une action impossible !

Antigone

Elle n'a rien d'impossible. Seule une lâche peut hésiter. Reste à la poursuite de ton bonheur si tu ne veux pas me suivre, mais cesse de me retenir par tes discours.

Ismène

(la retenant par le bras)

Tu n'iras pas.

Antigone

Ce n'est quand même pas toi qui m'en empêcheras.

Ismène

Si, je saurai t'en empêcher.

Antigone

Tu sais bien que tu n'es pas la plus forte. J'échapperai de tes bras.

Ismène

Je saurai t'empêcher mieux qu'avec ces bras stupidement faibles.

Antigone

J'en rirais, si je n'en perdais un temps si précieux.

Ismène

Ris, si tu veux, malgré toi je te sauverai.

Antigone

Je t'en défie.

Ismène

Créon saura bien t'empêcher.

Antigone

Créon ? Que dis-tu ?

Ismène

Oui, j'irai tout lui dire avant qu'il ne soit trop tard. Je lui dirai qu'il te retienne, qu'il t'enferme, qu'il t'empêche de courir à la mort.

Antigone

Non – Non – Ah ! lâche. Ah ! trois fois lâche !

(Elle se dégage et s'enfuit)

- RIDEAU -

Entre le chœur par divers points du théâtre.

Une femme

Antigone !

Une autre

Antigone !

Une autre

Antigone!

Une autre

Antigone !

Une autre

Antigone !

Le chœur

Antigone. Nous voici, tes sœurs, venues de tous les horizons de la mort. Innombrables, sommes-nous, toutes qui avons préféré la mort à l'injustice. Les sacrifiées, les immolées...

Faibles femmes, les plus faibles, mais inflexibles, nous avons préservé la beauté du monde, ainsi la faible lune émeut les eaux de la mer. Comme d'autres enfantent des enfants de chair, nous avons engendré la Justice.

Nous avons engendré la beauté. Nous fûmes ce grain que jette le laboureur. Sa mort s'épanouit en épi lourd et dur qui tout au ras du ciel balance. Nous fûmes ce léger éclat de bleu dans la cuirasse des nuages et tout le soleil fond et dévale sur la terre.

Comme vous aimez vos enfants de chair, nous avons aimé la justice. Ce n'est plus un mot vague et grand. Nous l'avons vêtu de nous-mêmes. Elle est notre visage adorable. Antigone, Iphigénie, la justice s'est parée de notre jeunesse, une neuve justice, forte et faible comme une femme.

Que serait le monde sans notre justice. Il serait comme une nuit de lune sans l'amante, une solitaire nuit où les buissons de roses, le bruissement lointain du fleuve, nous devrions les regarder d'un cœur sec. Une nuit où les montagnes transparentes – le clair de lune s'y condense, y devient matière poreuse et brillante – ne seraient qu'un décor glacé. Une nuit où la brise n'apporterait le frôlement des avoines qui se froissent, les deux notes alternées d'une source et ce parfum pulpeux des moissons mûres, que comme une dérision.

ACTE II

Avez-vous jamais vu une place de marché dans le midi, quand au roulement du tambour du garde-champêtre, chacun abandonne son étal pour écouter la nouvelle ? Le spectacle de Thèbes, ce matin où Créon fait connaître au peuple ses derniers édits, est un peu le même. On plie en hâte les auvents, on charge les légumes sur des charrettes. Il traîne partout des feuilles de salade, des fruits écrasés, et jusque sur les marches du temple de Zeus qui bientôt servira d'estrade à Créon. On fait partir les commères, qui couvrent de quolibets « ces messieurs du Gouvernement ». Tout le monde crie, on s'injurie, on s'engueule et on rit en même temps.

Un esclave municipal

Et toi ! la petite mère. Tu n'as pas bientôt fait de les ramasser tes poulets ! Ce ne sont pas ceux du temple de Zeus qu'il faille prendre tant de ménagements.

La commère

Grand feignant. Les députés commenceront assez tôt leurs conneries. Je les ramasse, mes poulets, je les ramasse.

Un magistrat

(parlant à un autre)

Je ne sais pas ce qui se passe, ce matin, mes oies ne veulent pas manger. Rien à faire. C'est d'un bien mauvais présage. Note, mon cher, que ces bêtes refusent le grain, juste depuis qu'on sait l'intention de Créon de ne pas enterrer Polynice. (Quelqu'un le bouscule). Hé ! Couillon, tu ne pourrais pas faire attention peut-être.

Un loustic

Dis pas que tu ne l'as pas vu. Il est trop gros pour ça. À lui seul il remplit toute la place.

Le magistrat

C'est insupportable ! On devrait chasser cette foule, on ne peut même pas parler tranquillement, se concerter un peu avant l'Assemblée.

Une femme

Du mouron, du mouron pour les petits oiseaux !

Le magistrat

Vous entendez cela ? On devrait faire évacuer le marché au moins une heure avant l'assemblée.

(Un esclave municipal saisit la femme et veut la faire sortir)

La femme

Ah ! ça non, on a déjà bien assez de mal à la gagner sa chienne de vie. Moi je m'en fous de votre assemblée, de notre politique, tout ça, c'est des affaires pour les riches. Pendant ce temps là, le pauvre monde se crève de sueur et ne peut pas vendre son grain.

Autre esclave municipal

Allons, allons ! circule, la petite mère, et gueule pas. Tu vas encore te faire coller une amende.

La femme

Plus souvent que j'aurai une amende ! Ton amende, je m'en fous de ton amende.

(Elle ramasse quand même ses paniers et s'en va)

Le magistrat

Ce qui m'ennuie, c'est que Créon renverse toutes les traditions de l'État. Je sais bien qu'il faut savoir innover, mais enfin on devrait lui faire comprendre...

L'autre magistrat

Qui donc, mieux que toi, Gnaton, saura dans l'assemblée..

Le magistrat

Sans doute, sans doute, mais il m'est difficile de contrarier la politique de Créon. Je suis un soutien de l'ordre, moi, et je ne veux pas me mêler à cette tourbe plébéienne... Et puis, Créon m'a promis que mon fils serait intendant des jeux l'an prochain.

Autre magistrat

Moi, j'ai mon procès. Tu connais cette ridicule affaire. On prétend que j'aurai violé une petite nubienne qui appartenait à Agathos. C'est une ridicule histoire. Personne ne le croit bien entendu, même pas ma femme, mais enfin j'ai des charges contre moi, des témoins gênants, - stipendiés bien entendu par mes ennemis. Je ne veux pas m'opposer Créon à la veille d'un tel procès.

Un notable à un autre

Oui, Créon a tort de ne pas permettre qu'on enterre Polynice. Il en adviendra du mal pour la ville, c'est certain. J'ai vu deux corbeaux sur le soleil levant ce matin, et ma femme a rêvé de puces. Un tel rêve est de bien sinistre présage.

Autre notable

Que dis-tu là, Antiphos ! Et t'appartient-t-il de critiquer le Gouvernement.

Troisième notable

Je suis de l'avis d'Antiphos, je ne veux pas mettre la main à ce que je considère comme une impiété.

Premier notable

Alors, tu voteras contre ?

Troisième notable

Non, non. Je n'adopterai pas une attitude si téméraire. Je ne suis pas ce vain peuple qui croit qu'on le consulte sérieusement. L'inimitié de Créon que je m'attirerais, dussé-je sauver la Cité, serait la trop juste confirmation pour des oracles néfastes dont on me parle depuis ce matin. Non, je m'abstiendrai, et, pour ne pas en avoir d'ennui je vais rentrer chez moi. Je prétexterai une indisposition. Il faut savoir, sans contrarier le Gouvernement, respecter sa conscience.

Deuxième notable

Ta formule, toute nuancée de prudence, risque d'être la bonne.

(La foule crie : Créon ! Créon ! On se range, on se bouscule. Les esclaves municipaux redoublent de zèle, chassent à grand renfort de coups de pied et de coups de triques les dernières commères qui hurlent. Créon paraît solennel, froid, tendu, la tête ceinte de laurier vert. Il monte sur le parvis du temple de Jupiter en saluant autour de lui de l'air ennuyé, distant et distrait d'un souverain en voyage. Il a l'aspect plutôt débonnaire, mais se fige dans une attitude de volonté, de dureté, de froideur).

Créon

Citoyens de Thèbes ! Au sommet de ma grandeur, je ne viens pas discuter avec vous de mes intentions. Vous savez qu'elles sont justes et bonnes. Je ne vous demande pas un vote. Je viens vous exposer mes intentions et tout d'abord vous confirmer mon interdiction d'enterrer Polynice... (murmures dans la foule). J'en entends qui murmurent. Sachez-le, je briserai toute résistance. Pas un seul de vous n'osera enfreindre mes ordres. Je vous ai dit que j'interdisais qu'on enterre Polynice...

Une voix dans la foule

C'est contraire à la loi des dieux.

Créon

Qui ose dire que c'est contraire à la loi des dieux. Qui ose m'interrompre ? Qu'il se nomme celui-là. Les dieux sont avec moi. Je le sais. Ne m'ont-ils pas porté au comble de la puissance. Ce sont les dieux qui

parlent par ma bouche. Non plus des dieux désuets, pleins de prescriptions et de défenses ; mais les vrais dieux thébains. J'en suis l'oracle. Non je ne contrarie pas les dieux que je reconnais lorsque je vous interdît d'enterrer Polynice.

(Entre Ismène, que les esclaves municipaux n'osent arrêter).

... Que fait ici cette femme, que vient faire une femme parmi nous ?

Ismène

Chef de notre Nation, je te supplie de m'écouter. Il s'agit du sort de ma sœur Antigone.

Créon

Et c'est pour ta sœur Antigone que tu viens m'interrompre en pleine assemblée !

Ismène

Créon, je t'en supplie, écoute-moi.

Créon

Tais-toi. Ou j'appelle les esclaves pour qu'ils t'enchaînent. Crois-tu que ta qualité de fille d'Œdipe te fera épargner. Ah ! Je vous reconnais bien là, vous tous qui ne rêvez que de ressusciter le régime aboli. Je vous mâterai.

(entre un soldat, tout essoufflé)

Le soldat

Chef... J'ose interrompre ton discours ? Il faut que je te parle.

Créon

Vous vous liguez donc tous pour m'interrompre. Que me veux-tu ?

Le soldat

Ce n'est pas de gaité de cœur que je te parle. Mais j'ai dû venir. C'est moi que le sort a désigné. Je te promets que j'ai bien failli revenir en arrière sur le chemin, et tout plaquer, et gagner la montagne. Ah ! surtout, tu m'épargneras. J'ai des enfants. Aie pitié de moi !

Créon

Mais parle donc. Je ne comprends rien à ton discours. Je ne leur veux rien à tes enfants.

Le soldat

Oui, car tu ne sais pas encore ce qui s'est passé.

Créon

Mais parle donc, ou je te ferai passer le goût de me déranger.

Le soldat

Où en suis-je ? Si je parle, je ne sais quel sera mon sort, et si je ne parle pas, tu me menaces déjà.

Créon le secouant

Parle à la fin !

Le soldat

Voilà... c'est-à-dire... Voilà... Enfin... Je suis un de ceux qui étaient chargés de garder le corps de Polynice pour être sûr que nul ne l'enterre.

Créon

Oui. Eh ! Bien, que s'est-il passé. Faudra-t-il t'arracher chaque parole. J'en connais le moyen, tu sais...

Le soldat

Oui, c'est comme je vous le dit. On était là qu'on jouait aux dés pour se distraire, parce que, pas, c'est guère attrayant de monter la garde autour d'un macchabée. Donc, c'était Hector qui donnait, non, c'était Agathon. Peu importe, je ne sais..., c'était je crois bien Hector.

Créon

Viens-en au fait, c'est à crever d'impatience.

Le soldat

J'y suis... C'était bien Hector qui donnait. C'est affreux, qu'il dit, ce vent qu'il fait, ça apporte toujours l'odeur du mort, et puis on a de la poussière plein les yeux. C'est qu'il en fait un foutu vent. Un vent sec, chargé de sable, qu'on pouvait même pas ouvrir les yeux. Donc, que dit Hector, faut se retourner, ou on ne pourra plus jouer. On se retourne, on donne un tour, puis deux. C'était toujours Agathon qui gagnait...

Créon

Fais-nous grâce de ta partie de dés.

Le soldat

Ça, chef, vous me coupez le fil. C'était déjà pas si commode. Donc Agathon gagnait. Quand y ramasse la mise, y se retourne. C'est drôle qu'y dit ; on dirait qu'on a touché à Polynice. « Comment, que je fais comme ça, c'est pas possible ». « Je t'assure, qu'y fait. Il était sur le côté et maintenant il est allongé sur le dos, les mains croisées sur la poitrine ». « Les bras croisés sur la poitrine » que je m'écrie. On court, on se précipite, on se bouscule. C'était bien vrai.

Créon

Quoi ? Qu'est-ce qui était vrai ? Tu ne parles que par énigmes.

Le soldat

Eh ! bien, quelqu'un était venu et avait enterré Polynice.

Tous s'entregardant

Enterré Polynice !

Créon

Que dis-tu !

Le soldat

Je dis qu'on avait couvert le corps de Polynice d'une légère poussière, et qu'on avait fait sur lui les libations. On avait lavé ses plaies. Il était tout propre.

Créon

Misérable ! Mais qui a osé faire cela, qui donc...

Ismène

(à part) Oh ! Dieux ! Antigone... (Haut) Certes ce sont les dieux, Créon, c'est un dieu. Qui l'eût osé parmi les mortels ? Tous redoutaient trop ta fureur.

Créon

Tais-toi. Qu'as-tu à parler dans l'assemblée des hommes ?

Une voix

Les dieux ont voulu réparer l'offense que tu faisais à un mort.

Créon

Taisez-vous. Il n'y a pas plus de dieux là dedans que sur ma main. Ou bien, c'est un dieu qui apprendra à mourir, celui-là.

Une autre voix

Ne t'obstine pas. Tout cela est d'un sinistre présage.

Créon

Je n'ai pas été accoutumé de renoncer à mes desseins pour si peu.

Une voix

Prends garde aux dieux, Créon !

Créon

Je hais les dieux, s'ils se mettent en travers de ma volonté. Ah ! Vous ne savez pas vous, ce qu'est vaincre le sort. Vous ne savez pas tout ce qu'il faut de volonté, de haine, pour arriver où j'en suis. Vous ne savez pas non plus tout ce qu'il faut de mépris des dieux. Votre morale, mais si je m'y étais plié, serais-je ici ? L'homme fort se forge sa propre morale. Il se la trace lui-même, elle est exactement tous les moyens nécessaires à l'accomplissement de ses desseins. Vous me faites rire, vous tous. Vous m'avez suivi dans des guerres iniques, dont le seul objet était la grandeur de Thèbes et ma grandeur. Vous m'avez approuvé de chasser Œdipe, qui pourtant avait sauvé votre patrie d'un mal funeste. Et maintenant vous voudriez que j'hésite. Et pourquoi ? Pour un cadavre à enterrer. Vous l'ignoriez donc que je hais mes ennemis jusqu'au delà de la mort ? Polynice m'a humilié, il a combattu mes desseins, il a voulu m'abattre. Je l'ai vaincu. Pour une vaine terreur des dieux je ne tirerais pas la quintessence de ma vengeance ? Vous ne savez pas cette joie d'humilier qui vous a humilié. C'est une joie plus vaste que l'amour, plus sûre que l'or, plus profonde que le vin. C'est une joie de toute la chair. Rien que d'y penser, quelque chose frémit dans les entrailles comme dans le ventre du jeune homme quand il évoque la femme convoitée. Mes mains serrent comme une proie. Je presse contre moi ma vengeance, comme on serre une femme à l'étouffer, comme on écrase sa bouche sur sa bouche. Insultez-moi, vous tous, que j'aie cette joie de me venger, cette joie de vous écraser. J'ai tout épuisé, les femmes, l'amour, l'argent, la gloire, le vin même ne m'enivre plus, mais cela me reste, la volupté de haïr.

Ismène

Antigone ! Qu'advient-il de toi s'il te découvre ?

Créon

Et quant à toi, soldat, retourne d'où tu viens. Balaie du cadavre la terre qu'on y a jeté, et tâche qu'on y veille à présent. Toi et tes compagnons, vous me répondrez de cet enterrement impromptu. Les brodequins vous feront parler, sans doute, et les verges vous délieront la langue. Je connais certaine lanterne plombée qui avive très bien la mémoire. Va-t-en vite, mais je vous conseille à présent de mieux veiller sur le cadavre.

(Au peuple, qui, un moment surpris et comme assommé par la harangue de Créon, recommence de s'agiter, de commenter les événements).

Vous aussi, taisez-vous. Apprenez que ma volonté sera respectée. Je ne sais qui a commis ce crime ; mais je le saurai. Tellement horrible sera son châtement que longtemps, même ceux qui n'ont rien à se reprocher, en trembleront.

Le chœur

Créon, du sommet de ta grandeur, tu ne sais pas que t'a vaincu Antigone. Éphémère victoire, crois-tu, cette sépulture de Polynice. Déjà tes soldats dépouillent le cadavre du pieux appareil disposé par sa sœur. Plus profonde est la victoire d'Antigone. En vain l'hiver a brûlé la terre de ses gelées, le printemps fuse soudain éclaté, de toute part craquent les glaces, et poussent les roseaux sur les branches où la neige n'a pas fini de fondre. Ainsi cette rigueur que tu prétendais faire régner, cette justice de fer, cèdent... Une neuve justice, une tendre rigueur les supplantent, fument, bourgeonnent, fleurissent tout alentour !

Qu'importent tes victoires, qu'importe cette gloire, survivra-t-elle à ces lauriers qui te ceignent ? Mais qu'Antigone se sacrifie, qu'elle brave ton ordre, qu'elle obéisse à sa conscience contre toi, elle introduit dans le monde un nouveau principe, une loi nouvelle... l'Amour...

Visage de l'Amour, qui êtes la seule justice. Que peuvent vos lois humaines contre ce Dieu à visage d'homme, ce Dieu en nous, dans notre sang, dans notre chair, dans notre cœur qui cède comme cède la terre sous la pression des mille germes qui s'en délivrent. Ce Dieu en nous et tout en dehors de nous, dans

l'effusion du printemps, dans le ciel glissant et lisse, comme poli, dans les bois que les bourgeons sèment d'une poudreuse écume d'or.

Visage de l'Amour. O ! notre tendre sœur Antigone, il vous appartient aujourd'hui de l'exprimer. Pour un instant vous êtes sur la terre ce visage éternel. Vous nous exprimez toutes, vos sœurs obscures qui dans le silence avons vécu le même sacrifice, et sans qui le monde serait dur et froid comme un bloc de fer jeté dans l'espace. Il suffit d'une fleur au bord du chemin pour donner toute sa joie au paysage, ainsi sur les routes de la vie notre grâce. Et nous, les immolées, les sacrifiées, nous sommes la beauté du monde, sa douceur, sa joie.

ACTE III

C'est un carrefour, dans un terrain rocailleux et triste. Il roule par moment des nuages de poussière que rebrousse un vent aigre. Les soldats sont rassemblés pour veiller le corps de Polynice, que cache un bloc de rocher. Au carrefour même s'élève un petit temple rustique, comme à la croisée de nos chemins une chapelle. Cet oratoire est naïvement paré de fleurs demi-fanées.

Les soldats jouent aux dés.

1er soldat

Vous êtes fous de jouer encore aux dés. Vous allez vous laisser distraire et vous veillerez mal le cadavre. On l'enlèvera à votre barbe et vous n'y verrez rien.

2ème soldat

T'en fais pas, j'ai l'œil.

1er soldat

Tu as l'œil ; tu ne l'avais pas tout à l'heure.

3ème soldat

Allons, ne vous disputez pas, nous veillerons chacun à notre tour ? Pendant ce temps-là, les autres pourront jouer. S'il arrive quelque chose, le veilleur nous appellera.

1er soldat

Vous n'avez pas vu Créon, vous ! Il était colère ! J'en ai encore peur. Il nous a menacés des verges. Il est capable de nous les appliquer, tu sais.

2ème soldat

Laisse cela. Jouons plutôt. Tu n'y changeras rien et nous, nous serons fatigués. Et d'abord, si c'était un dieu qui avait fait le coup. On ne me l'ôtera pas de l'idée, c'est un dieu qui lui a rendu les honneurs, à Polynice. Quel homme ? Nous l'aurions vu. C'est un dieu qui s'est fait invisible. Alors, pourquoi lutter. Nous ne serons pas les plus forts. Si les dieux sont contre nous, ils nous endormiront, ils nous enverront des nuages de sable dans les yeux, que sais-je ! Mais nous ne verrons rien, et nous serons bons pour les verges !

4ème soldat

Chienne de vie !

5ème soldat

Ce n'est pas drôle !

1er soldat

Avec cela qu'il n'avait rien sur lui, ce Polynice. Sa ceinture de léopard ? Son frère l'avait trouée avec son épée. Ses armes sont de mauvais acier. Quand nous les vendront, nous n'en aurons même pas de quoi nous saouler. Vous voyez ce casque, c'est mal fait, la visière griffe. Nous n'en obtiendrons rien.

2ème soldat

Allons, laisse cela. Tirons plutôt qui devra commencer la garde pendant que les autres jouent.

Les autres, sauf le premier

C'est cela, tirons.

(Ils jettent les dés et s'installent. Pendant ce temps entre Antigone, sévèrement voilée. Elle s'arrête devant l'oratoire rustique. Elle tient une jarre sur sa tête).

Antigone

Divinité, je t'implore ! Tu veilles sur ce carrefour où mon frère gît sans sépulture. Sois-nous propice. Protège-nous, assiste-moi. O Divinité ! C'est à toi que j'obéis. J'ai fait de ta volonté la mienne. Je me suis

nourrie de ta volonté. Elle est devenue comme ma chair. Elle m'est aussi mienne que mon corps. Ô Divinité, je ne suis plus ta servante ni ton esclave. Je ne suis plus l'esclave qui rechigne pour obéir. C'est librement que j'entre dans tes voies. T'obéissant je participe à ta liberté.

Je me sens triste pourtant. Si faible je suis, le poids de cette jarre suffit à m'infléchir. Viendrais-je à bout de mon dessein ?

Oh ! Je t'en prie, qu'un vent souffle, aveuglant ces hommes. (Elle se tourne). Hélas ! Qu'ont-ils fait ? Ils ont dépouillé Polynice des branchages dont je l'avais paré. Ils ont secoué la poussière, que pieuse, j'avais semée sur son corps. Ils l'ont retourné brutalement, la face contre terre. Ô Divinité, assiste-moi ! Devrai-je à chaque heure recommencer ma tâche.

Veuille, Ô veuille que je réussisse. Sans toi, que puis-je ? Sans toi que suis-je ? J'ai prié, j'ai pleuré. Je n'ai plus rien à t'offrir que notre volonté confondue. Je n'ai plus rien à te donner que ce désir passionné d'accomplir ta loi.

Ah ! que je suis triste et que je suis heureuse, maintenant que j'ai osé venir. Longtemps j'ai lutté. Je voulais et je ne voulais pas tout à la fois. Quand je me levais pour venir, un poids retenait chacun de mes pieds. Vingt fois je me suis arrêtée. C'est fini. Je repose enfin dans la paix. Ce doit être un peu cela, votre béatitude, Ô dieux ! Cette certitude d'être fidèle à soi-même, cette sécurité. Si sûre est désormais ma volonté, si ferme, tellement immuable, que je me sens presque éternelle.

Le vent se lève. Ô dieux, que nos volontés soient désormais confondues. Je suis tellement votre volonté que je souhaite et qu'aussitôt vous accomplissiez mon désir. Ô dieux, le vent se lève, chargé de sable. Les soldats s'abritent de leur bouclier. Le veilleur a mis ses mains sur ses yeux.

(Elle descend vers le corps de Polynice et répand les libations).

Que la terre te soit légère, Ô mon frère. Que la mort te soit douce et fleurie, tels ces camélias que tout autour de toi je dispose. Accepte ce parfum, il est comme l'effluve de mon âme.

Qu'il est beau, malgré la mort, mon frère, mais qu'il est loin ! Visage que n'éclairera plus le sourire, ce que je connaissais de vous, c'était cette secrète palpitation, l'illumination soudaine de tous vos traits dans la joie. Vous voici ramené à l'essentiel de vous-même. Je ne vous reconnais presque plus...

Un soldat

(dans le vent, à un autre...)

Écoute, la nuée parle, on dirait la voix d'une déesse. J'ai peur...

Antigone

Que de chemin je devrai parcourir avant de vous rejoindre. Ô morts ! Je suis tellement cette chose fugitive, une vivante. Chaque heure me transforme. Je suis comme le peuplier qui dans le moindre vent frissonne, tantôt blanc, tantôt gris et presque bleuté. Je suis dans l'heure que je vis toute entière. Et pourtant, depuis que j'ai résolu de venir, je vous ressemble davantage. Au centre de moi, je sens quelque chose de fixe, aussi ferme et calme que votre visage sans pensée. Ô morts, que vous devez être près des dieux, vous qui ne changez plus, qui tout entiers êtes vous-mêmes, et non l'impression d'un moment, la feuille qui vole, la brise qui glisse, l'alouette qui à tire d'aile s'enfuit. Être soi, ramené à soi-même, Ô morts, je vous envie presque.

(Pendant ce temps, le vent, sans qu'Antigone s'en aperçoive s'est un peu calmé).

Le veilleur

Oh ! Là, que vois-je ! Que fait cette femme ? Venez donc, vous tous.

Les soldats

Quoi ! Qu'y a-t-il, que fait-elle ?

Le veilleur

Vous ne voyez donc pas. Elle a redressé le corps de Polynice. Cela pue encore le parfum dont elle l'a inondé.

(Antigone cherche à s'enfuir. Ils la retiennent).

Le veilleur

Ah ! Non, ma mignonne. Tu ne m'écharperas pas comme cela. Tu voulais partir et que ce soit les pauvres soldats qui passent par les verges jusqu'à en mourir. Cela t'était égal à toi. Tu accomplissais tes petites dévotions envers le macchabée, sans te soucier du pauvre peuple.

2ème soldat

Une aristo, sans doute.

3ème soldat

Et d'abord, montre ta frimousse, qu'on voit un peu si elle est jolie.
(Il tente d'enlever son voile).

Antigone

Ne me touchez pas...

2ème soldat

Je ne regarderais pas ta frimousse ? Quand on ne veut pas la montrer, il ne faut pas faire de bêtises.

Antigone

Ne me touchez pas...

2ème soldat

Madame était sans doute la bonne amie de Polynice. Elle a peur qu'on la reconnaisse. Qu'est-ce qu'il dira le mari, hein, quand il saura cela. Sans compter qu'on pourrait goûter à la soupe aux cailloux. Créon, il ne sera pas content, il n'est pas commode, tu sais, Créon.

3ème soldat

Tu vas lui faire peur, à cette petite. Elle va pleurer, elle aura les yeux tout rouges. Allons, lève ce voile...

Antigone

Ne me touchez pas. Vous regretterez d'avoir vu mon visage.

4ème soldat

Elle me fait peur, et si c'était une déesse.

3ème soldat haut

Tu me fais rire, à voir partout des dieux et des déesses. Ma parole on croirait que cela existe, tout ça. Laisse-moi rigoler. Est-ce qu'une déesse se serait fait pincer comme cela. Elle a l'air bien en chair ta déesse.
(il s'approche d'Antigone dont il fait tomber le voile).

Antigone

Regardez-moi, vous l'avez voulu. Regardez-moi. Non, je ne suis pas une déesse, je suis Antigone, la fille d'Œdipe, votre roi, et j'ensevelissais mon frère. Inutile de me garder et de me serrez ainsi. Je ne fuirai pas, allez. Ce que j'ai fait, ne devais-je pas le faire ? Qui de vous laisserait son frère sans sépulture ?

2ème soldat

Elle a raison.

1er soldat

Peut-être, mais nous avons des ordres.

3ème soldat

Elle ne pouvait pourtant pas faire autrement.

1er soldat

Créon est le chef. Elle n'avait qu'à obéir.

4ème soldat

Que va-t-on faire ?

1er soldat

Il n'y a qu'à prévenir Créon et l'amener ici. À lui de décider ce qu'il voudra. J'y vais tout de suite.
(Il part en courant. Les autres restent, l'air un peu embarrassé autour d'Antigone).

Antigone

Ô mes dieux ; pourquoi m'avez-vous trahie ! Qu'ai-je fait que de vouloir ce que vous vouliez. Je me sentais comme un peu de vous, un reflet, votre ombre, et vous m'avez abandonnée. Polynice demeurera sans sépulture, et moi, malheureuse Antigone, qu'advient-il de moi ? Ils vont me prendre, comme à la chasse on prend une biche. On l'entraîne toute pleurante, on la ligote, on l'égorge.

J'entends déjà leurs pas. Comme ils vont se repaître de mon angoisse. J'ai peur.

La peur est en moi. Elle est au ventre comme la faim. Elle vit. Elle se glisse partout en moi, elle s'insinue le long de ma peau dans tous les membres. Elle me ronge, elle me brûle. Ô mes dieux, pourquoi m'avez-vous trahie !

(Rideau)

Le chœur

Antigone, les dieux ne t'ont pas trahie. Les dieux sont fidèles, Antigone, mais leur fidélité n'a pas le même nom que la nôtre. Tu rêvais un calme destin de femme, ignorante de ta grandeur. Ils ont voulu te la révéler. Ils t'ont faite entièrement toi-même.

Pourquoi être Antigone, sinon pour cette grandeur et ce sacrifice ? Antigone n'est pas une femme heureuse, avec sa quenouille et ses fuseaux, qui veille sur la qualité des repas et distribue leur tâche aux servantes. Antigone ne sera jamais l'aïeule au visage adouci de cheveux blancs et qui raconte aux enfants les histoires du temps des fées.

Antigone, telle une fiancée quitte la maison de son père, tu quittes la calme vie heureuse, la joie silencieuse du foyer. Tu montes, comme à l'autel, vers ton destin. Ton visage prend peu à peu l'aspect éternel que nous vénérons. De jeunes hommes du fond des siècles s'exaltent de ton exemple. Plus que d'une fiancée de chair, ils rêvent de toi, Antigone.

Les dieux sont fidèles. Ils ne t'ont rien promis. Nul oracle n'a parlé sur ton berceau, mais entre toutes ils t'ont choisie pour que plus beau soit le monde. Tu es, au sortir de la nuit, l'aube de perle aux reflets roses, quand dans l'air glacé les oliviers libres de l'ombre sont bleus et que s'éveillent les oiseaux. Tu es parmi nous comme ce matin frais, l'hiver finissant, où, à je ne sais quelle mollesse de la brise, on sent venir le printemps. Tout ressuscite, l'air palpite, des reflets s'accrochent aux premiers bourgeons, et la poudreuse gelée blanche se fond en gouttes de rosée. Tout ressuscite, la joie crie dans l'azur lisse, le ciel brille où les oiseaux en bandes folles s'éparpillent. Dans les fourrées ce sont des trilles, des frôlements d'ailes. Chantent les filles, que des garçons, forts et brunis, poursuivent. Antigone, avec toi, c'est la joie, la vraie joie qui naît sur la terre. Elle est comme un feu d'épines qui grésille, elle s'élanche, elle bondit, elle incendie, toutes les rives. La terre est joie, pure et limpide. La vie, comme haussée hors d'elle-même, est toute joie.

ACTE IV

Toujours le carrefour où gît le corps de Polynice.

Créon

Alors, c'est toi, Antigone, qui ose braver mes ordres, toi que, malgré la haine dont j'ai poursuivi ton père, j'ai voulu aimer comme une fille. J'aimais ta douceur, cette grâce de tes gestes. Quand je t'ai fiancée à mon fils, je me disais : Antigone est belle et simple, mes petits-enfants lui ressembleront. J'en étais heureux.

Voilà ce que tu as fait de cette bienveillance... Et pourtant je ne t'en veux pas comme je devrais. Quelque chose en moi s'attendrit devant ta jeunesse. Je comprends que tu aies désiré ensevelir un frère, malgré mes ordres. Je sais que tu le chérissais. Dis-moi seulement que tu regrettes d'avoir désobéi. Un seul mot de regret et je te pardonne.

Vois-tu, je sais être sévère, mais je sais aussi être bon. Il me plairait de te pardonner. Il me plairait, de revoir le visage joyeux et doux d'Antigone, et qu'à nouveau l'éclaire un sourire. Très vite nous célébrerons tes noces et nous oublierons toutes ces choses.

Tu ne me réponds pas. Dois-je prendre ton silence pour un signe de repentir. Je n'en demande pas plus, tant il me plaît de te pardonner.

Punir, pardonner, ces deux signes de ma puissance. Ils me sont également doux. Mais ta jeunesse et l'amour que te voue mon fils, m'entraîne au pardon.

Antigone

Ne me pardonne pas, Créon, car je ne puis rien regretter. Comment me repentirais-je d'avoir enseveli mon frère. Si tu me libérais, je voudrais encore lui rendre ces honneurs que tu défends. Qu'y puis-je, Créon ?

Créon

Tu n'aimes donc pas la vie ?

Antigone

La vie, je ne l'ai jamais tant aimée. Prisonnière entre tes soldats, je me sens un amour passionné de la vie, je sens un amour passionné de la terre. O landes de mon enfance, avec le grand soleil qui les inonde, qui déferle jusque sur les collines et brûle le ciel presque incolore de l'horizon. J'aime la vie... Promise à la mort, je me sens tellement vivante. Les dieux doivent connaître ce sentiment intense d'exister. Vivais-je dans l'ombre de ton palais, parmi nos servantes ? Je veillais à l'ordre de la maison. Qu'étais-je ? Une jeune fille qui sagement fait son devoir. Maintenant, je suis vraiment moi-même, mienne est vraiment ma destinée. Ma vie était comme ces écheveaux de laine, on en prend un, on en prend un autre, peu importe. Désormais, elle est comme une soie brodée et que jamais on ne reproduira exactement.

Créon

Que d'orgueil, Antigone. Ce destin n'en valait-il pas un autre, de tenir parmi nous la place qui revenait à ton rang. Qu'ont-elles fait d'autre, tes aïeules. Elles donnaient à chacun sa tâche, elles veillaient à ce que conservent les jarres d'huile. Dignes femmes, elles ne cherchaient pas leur devoir en dehors de leur maison. Rappelle-toi comme était digne ta grand-mère, et douce dans sa fermeté.

Antigone

Je m'en souviens, Créon, va, ce n'est pas de l'orgueil. Bien malgré moi je m'éloigne du calme destin des femmes que j'ai vénérées. Qu'y puis-je ! Crois-tu donc qu'aucune de ces femmes que tu me cites en exemple, eût laissé sans sépulture un des siens. Le geste que j'accomplis, elles l'eussent accompli. Il nous est naturel, à elles, à moi, que de distribuer la laine aux fileuses, ou que d'un fil de soie trempé dans la pourpre embellir la tunique de notre mari. Je n'ai fait que prolonger leur geste. Plus manifeste est mon destin, mais point d'une autre nature.

Créon

Ah ! Raisonneuse !... Mais je ne veux pas que la colère me gagne. Antigone, pense à la douceur de la vie. Des enfants seraient nés de toi. Renonceras-tu à cette douceur de sentir ta chair, telle une fleur s'épa-

noir, s'élargir en une joyeuse troupe d'enfants. N'as-tu pas au plus profond de ton cœur cet amour, que si facilement tu le renonces ?

Antigone

Ce n'est pas à une femme qu'il faut apprendre ce qu'est aimer son enfant. Un enfant, ce fruit caché sous notre feuillage, et que seule nous aimons d'abord, nous chérissons, nous caressons de toute notre chair qui l'entoure. Dans l'ombre de notre corps, il est si près de notre cœur. Ah ! C'est de tout nous-mêmes que nous concourons à cette chair secrète au plus profond de notre chair. Ils la prennent si lentement de nous, mûris plus sourdement qu'aucun fruit. À la naissance, c'est vraiment nous-mêmes qui se détache de nous et qui entraîne notre cœur avec soi. Il souffre quand il souffre, il aime quand il aime. Pourquoi sommes-nous si pleines d'indulgence ? Pourquoi pour les pires égarements ne sommes-nous que pardon ? Dans tout ce qui le touche nous avons toujours notre part.

Un enfant ! Pourquoi me tenter, Créon ? Pourquoi emprunter la voix la plus susceptible de m'attendrir, puisque je ne puis faire que je ne doive ensevelir Polynice ? Qu'y gagnes-tu ? Je souffre davantage, mais je ne puis t'obéir.

Créon

Tu ne peux m'obéir. Crois-tu qu'éternellement je supporterai qu'ainsi tu me répondes. Crois-tu que je suis ici pour écouter tes discours. Ma patience est à bout... Vraiment on croirait que c'est moi qui te supplie, qui intercède pour ta grâce.

Une voix dans la foule

Aie pitié d'elle, Créon...

Une autre voix

Elle est si jeune.

Un soldat

Elle est si belle.

Une voix

Aie pitié. N'est-il pas meilleur encore d'obéir aux dieux qu'à toi-même.

Créon

Taisez-vous.

Une voix

Nous ne pouvons pas nous taire. Serons-nous plus faibles que cette jeune fille ?

Une voix

Ne comprendrons-nous pas l'exemple qu'elle nous donne ?

Créon

Votre insolence porte à son comble ma colère.

Une voix

Aie pitié, Créon, n'as-tu pas dit que pardonner est signe de puissance aussi sûr que punir.

Créon

Je ne puis plus pardonner. Elle a fermé les portes de ma clémence.

Une voix

Aie pitié, Créon, aie pitié.

Créon

Je ne me suis montré que trop faible. Déjà cette foule, encouragée par mon hésitation, murmure.

Hémon

Père, je n'ai pas osé t'interrompre. J'espérais trop que tes paroles convaintraient Antigone. Mais au risque de te déplaire, je te supplie de lui pardonner.

Créon

Je ne puis pardonner à qui ne me demande pas pardon.

Une voix

Écoute ton fils, Créon. Il a compris lui aussi qu'Antigone est comme l'aînée de notre race. Elle porte au plus haut point la vertu que nous admirons ; elle lui incarne la plus haute vertu de notre nation, la plus haute obéissance aux lois de nos ancêtres.

Créon

Taisez-vous.

Hémon

Ordonne que cette foule s'éloigne. Qu'on me laisse seul avec Antigone.

Créon

Ah ! Devrai-je jusqu'au bout montrer ma faiblesse.

Devrai-je jusqu'au bout laisser voir que j'ai un cœur de chair moi aussi, et le sauront-ils donc tous qu'on peut m'attendrir.

J'ai honte, Hémon, honte de te céder. Je m'étais fait un cœur si dur. J'avais roulé devant mon cœur comme une lourde pierre. Je l'avais fermé comme on mure une tombe. Je me vantais de ne rien faire qui ne soit utile à ma gloire. Et voici que j'admets qu'on me supplie pour une petite fille insolente.

Qu'a-t-elle donc que je n'ose ici, immédiatement l'exécuter ?

J'admets un obstacle à ma volonté, je me suis fait suppliant comme une femme.

Cette petite fille, elle est forte de toute la force des dieux, je crois.

Oui, je veux que tu la convainques. À toi, je puis bien le dire : j'aurais peur que ma main tremble, j'aurai peur de ne pas oser. Qu'Antigone m'obéisse, pour que je n'aie pas cette faiblesse insupportable de l'épargner.

Que tous s'en aillent, qu'on vous laisse. Moi-même je me retire.

(Tous sortent, restent seuls Hémon et Antigone).

Hémon

Antigone !

(Antigone ne répond pas).

Antigone !

Ne tourneras-tu pas vers moi ton visage. Ne sais-tu plus que je t'aime. Antigone ! Laisseras-tu entre nous, plus épais que tes voiles, ce pesant silence.

À mon père tu répondais. tu t'irritais, tu raisonnais. Je voudrais que tu me répondes aussi, au lieu de m'accabler de ce silence.

Si tu m'écoutais seulement, je saurais bien te convaincre. Si seulement tu tournais vers moi ton visage, si seulement je pouvais plonger dans tes yeux mon regard.

Ah ! Je le vois bien, tu ne m'as jamais aimé. Sinon resterais-tu ainsi, sans même te retourner, sans me répondre, insensible à la voix de celui qui t'aime.

Antigone

Je ne t'ai pas aimé, Ô mon ami ! Ah ! Si je ne me retourne pas, c'est que j'ai trop peur de perdre courage.

Je sais trop que si je me retournais je perdrais toute ma force. Je ne serais plus entre tes bras qu'une faible femme, qu'une fragile femme qui aime.

Ne me touche pas, éloigne-toi, mais écoute. Serais-je moi-même, serais-je celle que tu aimes si j'accédais à ton désir, si je consentais à cette impiété abominable.

Tu m'aimes ? Donc tu aimes en moi cette résolution d'accomplir la volonté des dieux. Sans cela qu'aimes-tu ? Une fugitive présence, une arabesque qui danse un moment comme une fumée et comme une fumée se dissout.

Ne me tente pas, Hémon. Comprends-moi. Comprends que je suis faible et que j'ai bien assez de toute ma faiblesse à vaincre sans que tu m'obliges à lutter contre mon amour.

Tu me brises, arrachée entre mon amour et ma volonté. Tu m'écarteres entre cette attirance presque invincible de vivre, cette espèce d'amour aussi qui monte en moi et noie notre amour ou plutôt l'entraîne avec lui.

Car dans la mort je choisis, je t'aime. Ô mon ami ! La chair que j'abolis, je ne la sépare pas de ta chair. La mort a le goût même de tes lèvres que j'ai goûtées. La mort a tes yeux de velours sombre, elle a tes bras virils et si tendres, et qui me pressent sans me blesser.

Éloigne-toi, laisse-moi. J'ai peur de toi. Ne brise pas cet amour qui est entre nous et qui nous lie plus que notre amour et qu'avec des mots je ne peux te dire. Mais il me presse.

Ne me tends pas les mains, éloigne-toi, et pardonne. Ô pardonne-moi de briser ton cœur. Mais si je brise ton cœur, c'est pour ne pas briser cet amour qui me fait encore plus profondément toi-même.

Hémon

Je ne te comprends pas. Souvent, déjà, tu m'as effrayé. Tu me tenais déjà des propos mystérieux. Alors que nous parlions gaiement, tu devenais grave.

Jamais pourtant je n'aurais soupçonné cette résolution si étrange, cette volonté sauvage. Ah ! Qu'existe-t-il donc en toi de plus fort que notre amour ?

Je t'aime. Tu n'as plus l'air de comprendre ce mot. Je t'aime. Ce ne sont pas des qualités abstraites que j'aime.

J'aime une femme de chair. Une femme dont les lèvres sont rouges et charnues comme un fruit, une femme dont les bras sont lisses et bleutés, dont les hanches, comme la jeune vague du matin, balancent.

Je n'aime pas une idée, un mythe, mais une femme qu'on prend dans ses bras, qu'on presse contre soi, et dont sous notre bouche s'ouvre la bouche, comme cède un fruit mûr... Une femme enfin...

Antigone

Tais-toi, tu me fais peur. Comment ne connais-tu pas ce feu qui est en moi ! Suis-je donc comme un vase opaque dont on ne voit pas la liqueur ?

Cet amour infini qui me hante, rien n'en déborde-t-il ? Cette joie qui surpasse ma douleur et la douleur dont je vous accable, rien n'en rayonne-t-il dans mes yeux ?

Je sais bien. Quand le jour se lève, le ciel est tout clair, mais longtemps reste obscur et comme enclose de nuit la mer.

Pourtant qu'arde un cœur si brûlant sans que s'en répande la chaleur, cela je ne puis le croire. Qu'une eau vive m'emplisse sans qu'aucune source fuse et jaillisse, je le récuse.

Pourquoi vous faites-vous sourds à ma voix. Elle est si belle chose que je dois vous dire et messagère d'une telle joie, annonciatrice de tant de paix.

Hémon, O mon ami, ne me torture pas. Tu sais bien que je t'aime. Tu sais bien que pour une minute de ton bonheur je donnerais tout ma vie ? Et qu'entre tes bras je me sentais disparaître comme l'eau qu'on boit, comme la pluie qu'absorbe la terre.

Hémon

Que me font tes discours ! Je voudrais t'avoir possédée, alors que sais que tu ne tenterais pas de fuir.

Si je t'avais tenue comme une épouse au soir des noces, et que nos chairs se soient à tout jamais confondues, tu ne tenterais pas de t'évader de la vie.

Je ne te comprends pas, mais je sais que je t'aime. Et je voudrais être ton amant pour que tu connaisses cette disparition de soi-même.

Tu ne me résisterais pas alors. Tu m'invoquerais par la loi des dieux. La loi des dieux ! Mais c'est une loi aussi que cette chair exigeante.

C'est une loi aussi que cette soif de tes lèvres, que cette faim de ton corps. Et je sais bien que je ne te fais pas horreur quand je m'efforce de te saisir et qu'en vain tu voudrais t'enfuir.

Pourquoi es-tu sourde à cette part de toi-même. Pourquoi ne pas écouter cette voix qui te parle de moi dans ton âme.

Je sais qu'il suffira d'un baiser pour que tu renonces à tes idées funestes. Je sais qu'une fois dans mes bras tu ne me résisteras plus.

Tu ne t'enfuis plus. Tu es contre moi comme le roseau dans le vent qui le couche tour à tour et qui le délie.

Tu es contre moi, ployée comme la branche de cerisier qu'on saisit pour en atteindre les fruits, et ta bouche contre mes lèvres comme une grappe qu'on écrase et toute la face est rouge de son jus.

Antigone

Je t'aime...

Hémon

Je t'aime, et toute la vie est à nous. Que me fait cette loi des dieux ! Il ne fallait pas qu'ils mettent dans notre cœur cet amour.

Il ne fallait pas qu'ils mettent dans mes reins cette espèce de soif et cette espèce de faim qui est le désir, et qui se glisse dans tous mes membres, et toi seule tu peux l'apaiser.

Pourquoi ont-ils fait ton sourire, pour le suspendre aussitôt ! Pourquoi t'ont-ils faite une femme, et si capable de donner la joie, s'ils ne voulaient pas qu'on t'épouse..

Antigone

Tais-toi. Je t'aime. D'aucune parole ne vient éveiller mon remords. Je suis à toi, cela suffit. Tu me protèges contre cette grande attirance que j'avais en moi d'obéir à des voix inconnues qui me parlent.

Elles me disaient, ces voix, que je me surpasserais, qu'obéissant aux dieux, je m'y égalais. Elles me versaient une étrange joie, un si radieux bonheur qu'il me semblait aller vers la mort comme vers une aube sur la montagne quand les cimes flottent déliées dans la nuit.

Ces voix, elles se sont tues. Contre toi, je n'entends que ton cœur qui bat, et dans mon cœur cet appel de tout mon sang vers le tien.

Je ne veux plus penser, je ne veux même plus aimer, mais dans ton amour me résorber, être bue comme est bue la nuit par le clair soleil rayonnant.

Je t'aime. Ah ! Que nous ne sachions plus autre chose. Et que ce rôle soit désormais tout moi-même.

Je t'aime. Plus fort serre-moi contre toi, plus sauvagement que tes baisers me labourent, plus âprement dévore ces lèvres qui se tendent.

Je t'aime, et je voudrais en mourir, pour éternellement demeurer fixée dans cette offrande de moi-même.

Je t'aime. Ah ! Prends-moi ou tue moi. Je t'aime, je t'aime.

(Rideau)

Le chœur

Antigone !

Antigone !

Antigone !

Antigone !

Dans quelle nuit plonges-tu ? Où fuis-tu ? Tu disparais de nos rivages. Comme une ombre tu t'effaces, qu'es-tu désormais ? Un roseau que tous les vents froissent et qui finalement sèche au bord des eaux ; l'herbe des champs, demain flétrie.

En vain nous t'appelons, tu fuis, tu te fuis toi-même. Et pourtant, crois-tu donc qu'il n'est pas jaloux de toi, le dieu qui te hantait ? Tu ne lui échapperas pas, Antigone. Il t'attend. Il est patient, lui pour qui ne compte pas notre temps. S'il t'a aimée, il reprendra ton âme et c'est en vain que tu le fuis...

Pour nous, interrompons nos chants. À quoi bon le chœur quand il manque une voix, la tienne.

Antigone, la Vie est plus haute que la vie, l'Amour plus haut que l'amour. C'est un soleil desséchant. Que sommes-nous pour le fuir. Lui échapperons-nous ? Autant vaudrait se fuir soi-même. Il est au plus secret de nous, plus intime que notre chair.

Antigone, avec lui, nous t'attendrons. Sa patience sera la nôtre. Il ne sera pas permis que le monde ne compte pas une Antigone. Tu es plus nécessaire à son équilibre que le soleil. Ton apostasie dérouterait le cours des astres.

ACTE V

De nouveau comme au second acte, la place du marché.

Un magistrat

Oui, mon cher, après que Créon lui eût pardonné, elle est retournée ensevelir son frère. Ce sont des choses qui ne se font pas.

Un notable

Quelle obstination ! Autant je l'ai approuvée la première fois, autant je la comprends peu cette fois-ci.

Autre notable

C'est de l'héroïsme inutile. J'ai horreur de l'héroïsme inutile.

Le magistrat

Oui, à ce point, c'est seulement de l'ostentation. Elle a voulu à tous donner une leçon.

Le 1er notable

Elle se croit sûre de l'impunité parce Hémon l'adore, mais je souhaiterais que Créon n'écoute pas son fils. Même dans la piété, même dans le bien, il est une limite qu'il ne faut pas dépasser.

2ème notable

Tu as raison. Un peu de piété sied, mais point trop. Il faut de la religion : le peuple ne peut s'en passer. Mais il n'en faut point trop, car alors elle devient un ferment de désordre. Si on préfère à tout la loi des dieux, c'est la révolution.

Le magistrat

Mais quelle foule ici !

Le 2ème notable

Ah ! Je suis inquiet. Plus rien ne se vend. J'avais un peu de grain de côté... Mais faites donc attention, la commère. Vous allez me salir avec vos peaux de lapin. Que cette foule est insupportable, et impudente. Les gens n'ont plus de respect !

1er notable

J'en reviens à cette petite Antigone. C'est extraordinaire de vouloir ainsi absolument avoir raison. Elle avait accompli son devoir. Elle n'avait plus qu'à obéir. Ah ! Voilà Créon.

La foule

Créon, Créon.

(On se presse, on se bouscule. Les magistrats font le coup de poing pour parvenir au 1er rang. Antigone suit Créon entre deux soldats. Dès qu'on l'aperçoit, ce sont des exclamations diverses, des cris. On se bouscule encore plus.

Les esclaves municipaux font de l'ordre à grand renfort de coups de lanière. Enfin s'établit un calme relatif où parle Créon).

Créon

Citoyens, je vous amène cette femme pour que vous la jugiez. Deux fois elle a désobéi aux lois que j'avais édictées. Dans un excès de bonté, et pour tenir compte de votre intercession à tous, je lui avais pardonné. Mais elle nous a trompés. Oui, vous, moi, elle nous a trompés. Sitôt libre, elle s'est précipitée à nouveau pour ensevelir Polynice. Elle a indignement abusé de ma confiance, de notre confiance, puisque c'est sur vos instances que j'avais voulu oublier son premier crime. Qu'en pensez-vous ? Dites, vous tous, que pensez-vous de cette femme qui viole ses promesses et nos lois ? Vous tous, anciens du peuple, voulez-vous que désormais chacun prétende n'obéir qu'à sa conscience et méprise des règlements que dans vos assemblées vous avez sagement édictés ? Quel exemple pour la jeunesse ! Ah ! Non, nous ne témoi-

gnerons plus de faiblesse, sinon de quelles audaces nos enfants seront-ils capables ? C'est la cité que je vous demande de défendre, comme avec vos armes vous l'avez défendue. Vous la défendrez contre tous les périls de l'anarchie. Magistrats, anciens du peuple, jugez.

Quelques voix de magistrats

Elle mérite la mort.

Créon

Mais notre loi n'admet pas qu'un homme soit condamné sans qu'il soit entendu. Parle, Antigone, je t'en adjure. Que pourras-tu dire ? Qu'oseras-tu nous apporter comme excuse ? Quelle insolence nous présenteras-tu en guise de défense ? Va, nous t'écoutons, mais ne soit pas trop longue.

Antigone

Créon, et vous tous, magistrats de mon peuple, je n'ai rien à vous dire. Vous connaissez les faits, et je sais que vous me condamnerez. Je ne vous poserai qu'une seule question. Pouvais-je ne pas ensevelir mon frère ?

Ne devez-vous pas avoir pitié de moi...

Une voix

Et pourquoi aurions-nous pitié de toi, puisque toi-même n'en as pas eu pitié ? Tu t'es obstinée, Antigone.

Antigone

Ne deviez-vous pas avoir pitié. Mais je m'é gare ! O dieux ! Où suis-je ! J'allais implorer leur pitié, et ne vois que des figures allumées par le désir de me tuer. Comme des Erynyes vous sentez le sang. Vous me flairez comme des chiens.

La foule

Tais-toi, tais-toi. Créon, fais la taire !

Antigone

Ah ! Ma voix vous fait peur. Vous ne voulez pas m'entendre. Ma voix, elle a le son de votre remords. Vous l'entendez au fond de vous, comme on entend sa conscience. Elle n'est pas facile à étouffer, car c'est dans chacun de vos cœurs qu'elle résonne.

La foule

Tais-toi !

Antigone

Non, je ne me tairai pas. Avant de mourir, j'ai trop de choses à vous dire. Avant de mourir ! Mais que signifie ce mot. Qui donc est mort ? Est-ce vous, est-ce moi ? Oh ! Comme je suis vivante, et comme vous tous, vous êtes morts. Combien de vous-mêmes gît à côté de vous, quelle part immense, la plus noble, la plus belle. Toi-même, Créon, ne fus-tu pas un jeune homme fier et plein d'illusion. Où gît-il ce jeune homme ? Sous quelle épaisseur tu l'as enterré ?

Vous voulez que je me taise ? Mais ils parleront, tous ces jeunes morts que vous fûtes. Ils bousculeront la pierre dont vous avez clos leur sépulture. Ah ! Craignez leur retour, vous rougirez de honte devant vous-même. Et c'est affreux, cela, de se confronter soi-même et de sentir tout à coup qu'on pue.

Vous me parlez de la mort, comme d'une chose dont vous me menacez. Vous me parlez de la mort, comme d'une chose qui intervient tout à coup, et qu'on n'avait jamais vue auparavant. Mais regardez la donc, votre mort. Elle croît avec vous, elle grandit avec vous, elle vous dépasse bientôt, elle s'engraisse de chacun de vos jours qui tombent, elle se nourrit de tout ce qui s'en va de vous, O vieillards, elle est énorme votre mort, et elle est affreuse. Elle est nourrie de tout votre stupre, de votre luxure, de vos rapines. Elle a le visage de votre avarice et elle vous dévore. Elle a faim de vous comme vous avez faim de l'or. Ah ! Ce pourrait être si beau de vieillir, et c'est tellement affreux.

Un magistrat

Qu'elle se taise ! Qu'on la tue !

Une autre magistrat

C'est incroyable.

Un notable

Son impudence n'a pas de nom. Elle mérite cent fois la mort.

Voix d'un jeune homme

Elle a raison !

Un notable

Quoi, que dit-on, qu'entends-je ?

Voix d'un autre jeune homme

Oui, elle a raison.

Antigone

Jeunes hommes, n'est-ce pas du fond des temps que vient votre voix.

Un notable

Créon, je t'en supplie, fais la taire.

Créon

Les lois de notre pays laissent aux criminels le droit de se défendre. Je n'ôterai pas ce droit à Antigone. C'est selon toutes les règles de notre loi qu'Antigone sera condamnée, et notre peuple en son assemblée se prononcera librement. Parle, Antigone, et puisque c'est la dernière fois, ose poursuivre ta propagande contre les anciens du peuple. Je suis vraiment curieux de t'entendre.

Antigone

Je ne parlerai plus aux anciens du peuple. Ce que j'avais à leur dire, je l'ai dit. Ils ne valent pas plus. Au moment de mourir, j'ai des pensées plus hautes sur quoi me recueillir. Mais, jeunes hommes, vous qui avez osé parler pour me défendre, c'est à vous que je m'adresserai. Désormais, je ne parlerai plus que pour vous, mes frères.

Hommes, jeunes hommes, ah ! si vous saviez comme je vous vois maintenant ! Je vous vois vraiment comme des hommes. Vous êtes tellement plus que vous-même. Vous débordez de votre corps, c'est comme un halo, tout ce que vous fûtes, tout ce que vous désirez. C'est autour de vous, comme se fixe à la branche les cristaux du gel, tout une robe de pensées, de peines, de souvenirs. Un homme, c'est tellement plus qu'un homme. Il plonge ses racines dans le temps, il plane de mille branches dans l'avenir...

Un jeune homme

Créon, délivre-la !

Un notable

Vois, Créon, tu ne gagnes rien à laisser parler Antigone, et la jeunesse s'enhardit.

Antigone

Jeunes hommes, si vous m'aimez, gardez cet amour secret dans votre cœur. Vous ne me sauverez pas des mains de ces vieillards.

Voix d'un jeune homme

Si nous te sauverons !

Ismène (arrive en courant)

Antigone ! Antigone ! Je te croyais sauvée. J'apprends que tu es retournée ensevelir Polynice. Ô ma sœur, que va-t-il advenir de toi !

Antigone

Tu vois. Ils me condamnent à mourir pour ma pitié envers les dieux.

Ismène

Antigone, j'ai voulu te sauver, mais je voudrais mourir avec toi.

Antigone

Pourquoi, Ismène, et qu'y gagnerons-nous ? Va, retourne parmi ceux qui se croient vivants. Tâche d'y trouver le bonheur.

Ismène

Je ne trouverai plus le bonheur. La vie, elle n'a plus le même sens, depuis que je t'ai vue te sacrifier. Je sais désormais que notre vie ne vaut que pour la hauteur où nous la portons.

La vie, le bonheur, je sais désormais par toi qu'il est un autre sens de la vie, un autre sens du bonheur. Laisse-moi venir, laisse-moi te suivre.

Antigone

Viens, si tu veux.

Ismène

Comment te survivrais-je ?

Antigone

Oui, chère sœur, viens, c'est mieux ainsi, et qu'en un seul jour périssent tous les enfants d'Œdipe pour avoir cru à la noblesse et à la beauté du monde.

Voix d'un jeune homme

Épargne-les Créon !

Voix d'un autre jeune homme

Nous t'en supplions, épargne-les Créon !

Hémon

Ah ! Père, n'aurais-je pas le droit de parler moi aussi.

Jeunes hommes, cette femme vous enflamme par ses discours et vous la croyez. Moi aussi j'ai cru en elle, mais je n'y crois plus. Ah ! Parjure !

Tu m'as menti. Elles étaient fausses tes promesses et tu n'acceptais mon étreinte que pour retourner à ton sort. Mes baisers, tu n'en voulais que pour m'échapper. Mon amour, tu l'as foulé au pied après t'en être parée comme d'un oripeau.

Je t'aimais. Te dirai-je comment je t'ai aimée, je t'ai aimée jusqu'à braver mon père. Si tu me l'avais demandé, avec toi, j'aurais enterré Polynice. Je t'aimais plus que ma vie, plus que ma chair. Je t'aimais, ce mot me brûle quand je le prononce et c'est comme un râle qui s'étrangle dans ma gorge.

Et tu m'as menti. Tu m'as préféré ce frère que j'exècre désormais et dont je souhaite qu'il pourrisse, et que les vautours se l'entredéchirent ; tu m'as préféré la mort. Et tous tes baisers n'étaient que des mensonges.

Hémon ? Ah ! Oui. Il est bon pour te fournir un alibi.

Antigone

Tais-toi, Hémon, tu me brises.

Hémon

Je ne me tairai pas. Je veux que tu saches combien je te hais, et que je ne désire rien davantage que ta mort.

Je te hais comme je t'ai aimée, absolument. Je te hais, avec toute cette chair fouguese, avec cette bouche que j'ai collée sur ta bouche, avec ces mains que j'ai portées sur tout ton corps.

Et moi aussi, je t'aurai trompée. Car je t'aurai possédée pour ne t'offrir que la mort. Et plus que toi j'aimerai cette mort qui t'enlèvera. Oui, je t'aurai trompée moi aussi, car tu t'es donnée à moi, et je ne te défendrai pas.

Tuez-la vous tous, et ne l'écoutez pas. Elle saurait vous enjôler, à la sorcière. Elle vous désarmerait, elle vous captiverait comme elle m'a captivé.

Antigone

Hémon, Hémon ! Tais-toi, tu es trop cruel.

Hémon

Je ne me tairai que pour te voir mourir.

Antigone

Si tu te tairas. Car il faut que tu le saches, je t'aime.

Je t'ai aimé aussi absolument que tu m'as aimée, je t'ai aimé avec l'ardeur sauvage de la louve. Que dis-je, je t'aime encore.

Pourquoi ne comprends-tu pas. Si je te préfère les dieux, je t'aime. Devrai-je mourir écartelée entre ces deux amours, tirée de partout, arrachée, déchirée. Je t'aime.

Hémon

Tais-toi, tu veux encore m'enjôler. Mais cela ne prendra pas cette fois.

Antigone

Pourquoi les dieux m'ont-ils donné ce cœur de chair, et ce que j'aime, ils me l'arrachent. La mort est douce, mais amère est la saveur de l'amour qu'on brise, et cela vous emplît la bouche comme d'un goût de sang. Et pourtant non, je ne veux pas croire que tu aies cessé de m'aimer. Sous ton insulte, et quand même tu me tuerais, je veux emporter cette certitude, ton amour.

Je te quitte, mais il est entre nous un lien – il ne m'appartient pas de le dénouer. Je sais, tu veux le briser, mais c'est en vain. Tu ne l'enlèveras pas du cœur mon amour, et il est assez vaste pour nous deux. Je t'aime tant, c'est presque comme si tu m'aimais aussi de tout cet amour que tu me jurais. Tu ne me comprends plus, mais moi je te comprends. Oui, les dieux m'ont fait ce don, de comprendre même ta colère, même ta révolte, même ta haine et de les traduire en moi comme de l'amour.

Hémon

Tu te tairas bien, cette fois !

(Il saisit une pierre et la lui lance. Antigone fait trois pas et chancelle et tombe hors de la scène. Aussitôt la foule de partout, et même les jeunes hommes qui la défendaient, saisissent des pierres et en accablent Antigone et Ismène, qui s'est précipitée sur ses traces).

La foule

À mort ! À mort ! L'insolente ! Lapidez-la ! Des pierres ! Vas-y ! plus fort. À mort ! À mort !

(Rideau)

Cité About, le 1er janvier 1944